

F. B. Aïe!

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai vu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09, j'ai sauté sur l'occasion. Après tout qu'ai je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. » Me voici sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ». Je commence déjà à avoir des sueurs froides. 20 heures un samedi sur le port, c'est courir des risques inconsidérés : je viens de compter pas moins de treize marins avinés qui m'adressent un doigt d'honneur. 20 h ! ce n'est pas une heure pour prendre l'air sur les quais ! C'est l'heure de pizzas aux fruits de mer, c'est l'heure des balades bras-dessus bras-dessous avec son pacs, c'est aussi l'heure de regarder les trois feuillets américains. Et moi, je fais le pied de grue, ce qui semble inquiéter quelques dockers patibulaires qui chargent un cargo à côté de la Bérézina. Rendez-vous compte, le voilier s'appelle La Bérézina ! Mauvais présage : c'est bien là que le Corse s'est rendu compte que les Russes d'avant Poutine pouvaient aussi être craints. Et la Bérézina, c'était un fleuve pas un océan, alors qu'allait-il se passer au large ? Je ne pense pas que la vieille dame veuille faire du canotage. Je viens de m'apercevoir que je n'ai jamais acheté le journal du vendredi, alors pourquoi cette fois-ci ? Vendredi, c'est un jour qui porte le nom d'un black, faut pas être très fin pour deviner que l'îlien en question ne roulait pas sur l'or et que Crusoé l'avait bien utilisé pour de basses besognes. Non, je ne pense pas du bien de cette expédition ou de ce repas en amoureux avec Mme ... ? « Pas de questions » dit-elle. Ça va être compliqué. Pourquoi son numéro de portable comporte-t-il des six et des neuf ? Pourquoi 66 est-il suivi de 99 ? Tout cela me paraît étrange. Tout comme cette histoire de partenaire dont le sexe importe peu. C'est tout de même primordial de s'embarquer avec une personne dont le sexe ne crée pas d'antagonisme.. Je ne vois pas ma chienne Pavolvna embarquer avec un mâle tchéchène. « La vieille dame intrépide » me surprend encore par le choix des adjectifs la caractérisant. Elle utilise deux adjectifs qui dénotent un fort caractère ! Qui peut avoir envie de partir au large avec une forte tête qui ne craint rien et peut donc mettre en danger l'équipage et le passager ? Et que dire de cette voix ? Je sais que certaines voix ne passent pas l'épreuve du téléphone, mais tout de même : on aurait dit qu'une angine blanche avait encrassé ses amygdales, que plus d'un paquet de Lucky Strike avait goudronné ses cordes, qu'un trou avait perforé sa trachée.. Bref, je suis là, il va être 20 heures. Je frissonne et je tends l'oreille.

Nous sommes à bord. La dame marche avec une canne. Elle porte un tailleur strict, des collants en voile, et des bottines lacées. Elle soulève sa voilette pour me parler, mais en dehors des échanges, elle se masque le visage. La voix est la même qu'au téléphone, la voix dite « Lucky Strike ». Elle est aussi grande que moi. Je fréquente les salles de musculation, donc je suis très fort. Elle regarde mes bras, mes trapèzes et mon ventre. Son visage sans voilette est impassible, mais les yeux brillent. Je suis fier de l'impressionner. Elle tousse gras tout en m'invitant à m'asseoir sur une chaise en velours en face d'elle derrière un bureau en bois des îles. Sa canne à pommeau : un requin marteau, tient en équilibre sur l'accoudoir de son fauteuil.

Elle me présente le contrat que je devrai signer. Tout y est détaillé. Mes droits et mes devoirs. En résumé, je ne dois jamais descendre du bateau. Quelle que soit la situation, je ne prends pas la fuite en canot de sauvetage. Je ne communique pas avec l'extérieur, pas de téléphone satellite, ni de minable mobile de marque française ou pire belge. Je dois me rendre disponible dès qu'on a besoin de mes services. Je dois rester poli avec les vigiles qui surveillent les écrans de la télésurveillance. J'ai une chambre qui jouxte la sienne. Je joue à la fois le garde du corps, l'infirmier de service, le secrétaire zélé et le référent culturel. Pour être clair, je dois faire le coup de poing ou lancer le nunchaku en cas de conflit, je dois pratiquer les premiers secours, ranimer la victime, je dois rapporter en des termes simples, concis la moindre découverte qui mérite une attention particulière et enfin je dois savoir lire un texte classique avec l'intonation d'un élève de troisième année de conservatoire. A ma question : « Que me vaudront en monnaie trébuchante les services rendus ? » on m'a répondu, vous verrez en temps voulu, mais, soyez sûr de ceci : vous ne serez pas déçu ! » Je suis d'un naturel optimiste.

Le voilier avance bien. La destination m'est inconnue. Je m'appuie au bastingage et regarde la surface brillante de l'océan. Je mange fort bien et complimente le cuisinier qui ne comprend rien mais me sourit. Je soulève ma casquette dès que je croise un marin ou un mécanicien. Au bout de quelques jours, je cesse ces simagrées car les gars me font un doigt d'honneur dès que j'approche ma main de ma visière. J'ai l'impression que le voyage va être long. J'en suis satisfait car je n'ai rien à faire à terre. J'ai enterré ma chienne la veille du départ, mon amie m'a quitté il y a une quinzaine et je suis expulsé de mon appartement à cause de quelques trimestres de location impayés, le travail me rend malade, au point que je suis persuadé d'avoir une longue maladie. « La vieille dame intrépide » est en fin de compte une aubaine.

Comme le temps passe lentement et que mes tâches n'occupent que quelques heures dans la journée, je me promène sur le pont et dans les coursives. Je respire la brise marine, allongé sur un transat ou je rentre dans le bureau de la vieille dame pour lire un récit de voyage maritime : une bio de James Cook, de Vasco. Je ne dérange pas mon employeur quand je lis ses livres à couverture de cuir. Elle parle peu, me regarde franchement dans le fond des yeux quand elle me fait des recommandations. Elle me laisse seul dans le bureau, confiante.

Un jour, le cuisinier me fait comprendre que je dois aller chercher un carton de boîtes de conserve dans la réserve. Je lève le pouce pour lui faire comprendre que j'ai saisi. Je descends alertement les escaliers, et me dirige vers la porte quand j'entends des voix qui montent de la cale. Je me retourne pour vérifier que personne ne me voit et je dégringole des escaliers. Je pose mon oreille contre la porte et perçois des voix qui parlent une langue étrangère. Je gratte à la porte et on se tait de l'autre côté. Je soupçonne la présence de clandestins ou pire de prisonniers. Je manœuvre la poignée, rien ne se passe. Je décide, tout en essayant d'entendre un autre bruit, que j'en aurais le coeur net cette nuit. Je porte le carton au cuisinier qui lève son pouce pour me remercier.

Je suis en train de lire la vie romancée de Magellan quand j'aperçois sur le bureau de mon employeur un dossier laissé ouvert. Je me redresse et vérifie que la vieille, sauf son respect, n'est pas dans la pièce. Sa canne est encore là pourtant, elle ne doit pas être loin. Il faut se dépêcher : je quitte mon fauteuil et me penche sur le bureau. Les premières feuilles que je peux lire en diagonale, font état d'une enquête sur un docteur allemand qui se serait réfugié en Argentine après la deuxième guerre mondiale. Son rôle dans les camps aurait été très apprécié par le Reich. Il était chirurgien et se serait fait connaître et reconnaître par le gouvernement et par d'autres, tels que les cliniciens de chirurgie esthétique et aussi par les filières de trafiquants d'organes. Je remets toutes les feuilles en ordre avant l'arrivée de mon employeur. Trop tard, elle me surprend avant que j'aie pu regagner mon fauteuil. Rien n'est dit à ce moment précis.

La nuit tombe, très sombre. J'attends trois heures du matin pour escalader le bastingage et me laisse pendre à une corde. J'ai une lampe frontale et je repère un bouchon de bois qui obstrue un trou dans la coque. Je place mon œil dans l'œilleton et vois un vingtaine d'hommes qui sont enchaînés. Les barbus ont la peau brune des pays du Golfe. Ils sont maigres et cernés. Ils chuchotent. Il suffit de peu de temps pour me faire une idée. Ce sont des migrants que les propriétaires du voilier transportent jusqu'en Argentine moyennant de lourdes sommes.

Quel rapport y a-t-il entre la cargaison humaine et le dossier sur l'ex-officier allemand ? Je

F. B. Aïe !

suis en train de cogiter en grimpant à ma corde. Au moment où j'enjambe le bastingage, la canne de la vieille dame me touche à la nuque, je sens le pommeau à tête de requin marteau qui s'insinue dans ma chair. Elle me somme de la précéder et me donne des ordres : « Idiot ! Ne courez pas, et ne vous retournez pas. Je tiens une arme de poing dans ma main. A la moindre alerte, je hurle et tout l'équipage vous étripe. Entrez dans mon bureau. Asseyez-vous. Vous commencez à passer les bornes. Vous ne deviez pas vous mêler de quoi que ce soit, vous deviez vous en tenir à votre rôle de secrétaire particulier, c'est tout . Il faut maintenant que je vous aie à l'œil chaque seconde qui nous sépare de notre destination. Je vais vous dire le but de notre expédition et à partir de cet instant vous êtes sous ma responsabilité, je n'hésiterai pas à vous faire la peau, cher monsieur ! Si vous avez le malheur de contrecarrer l'entreprise, il vous faudra nourrir les requins. Avez-vous compris l'enjeu ? Êtes-vous prêt à obéir à mes ordres ? Je vois sur votre visage que vous avez entendu ce que nous attendions de vous. Afin que vous passiez une nuit paisible, voici de quoi il s'agit : les prisonniers qui sont dans la cale sont destinés à être des cobayes pour le docteur allemand ex Obersturmführer d'un camp polonais qui va prélever des organes sur ces hommes. Les organes seront vendus au plus offrant. Les migrants qui gênent tous les gouvernants de par le monde disparaissent et sont une manne pour les hôpitaux. Voilà Monsieur mon secrétaire, vous savez tout. Bonne nuit. »

Quelques mois passent. Je suis arrivé sain et sauf en France. J'ai retrouvé un appartement car on m'avait copieusement dédommagé pour mes services à bord de la Bérézina. J'achète un journal chez mon kiosquier favori, la date est vendredi 6-06 et je lis un article qui me tétanise. Une photographie montre une jeune femme qui tient une canne sur sa nuque une main sur le pommeau et une main vers la pointe comme une porteuse d'eau en Afrique. On raconte dans cet article qu'un réseau de trafiquants d'organes a été dévoilé et que les coupables ont été lourdement punis. Il y est écrit également qu'un vieux médecin de la Waffen SS qui opérait des cobayes humains et vendait les organes aux hôpitaux peu curieux avait été arrêté et allait être jugé pour sa carrière dans les camps polonais. L'agent secret, dont la photo ancienne illustre l'article, serait exfiltré. Elle a tenu à remercier son secrétaire qui l'a secondée tout au long du trajet et qui lui redonné le goût de la lecture.

